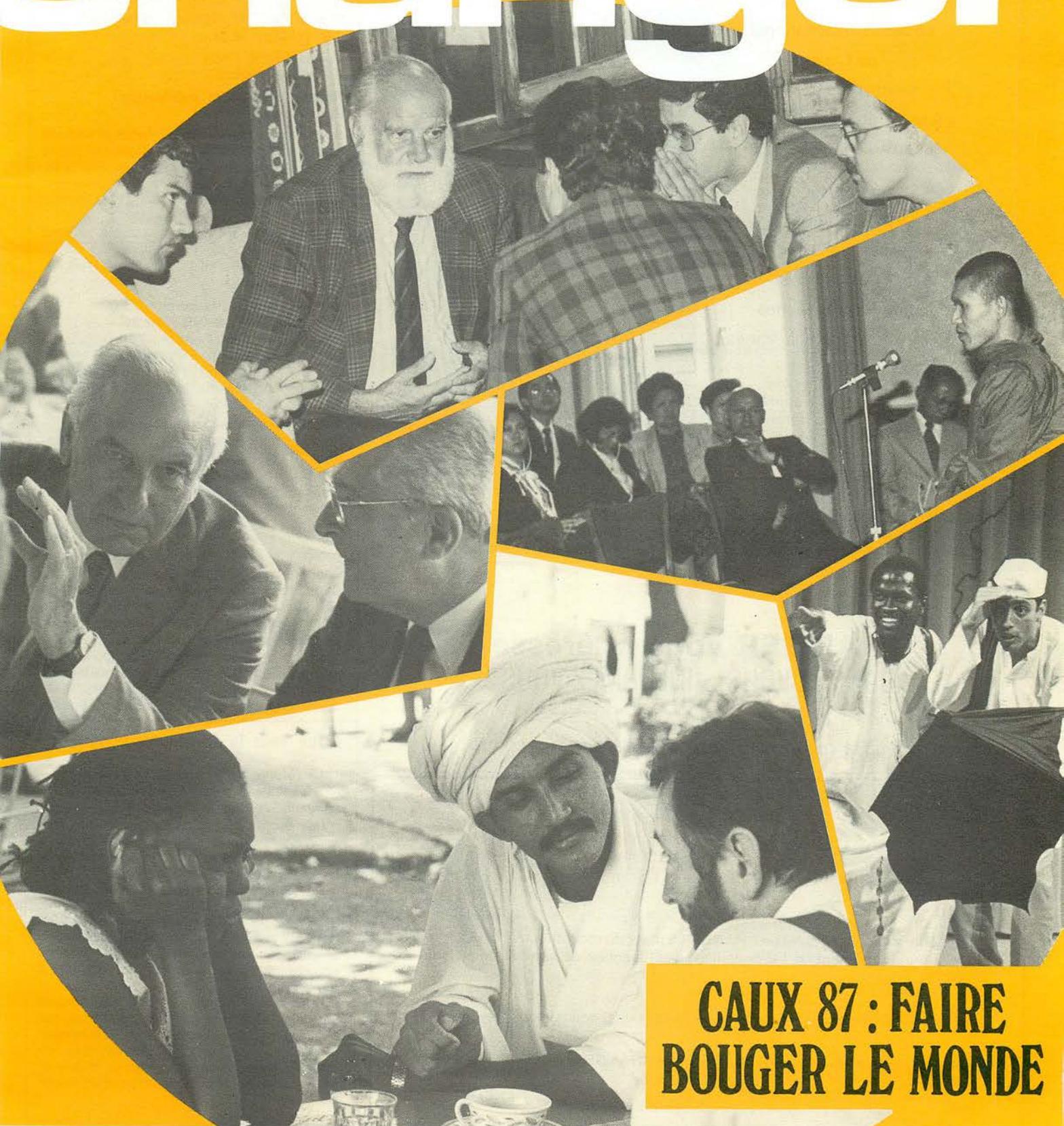


TRIBUNE DE CAUX

changer



**CAUX 87 : FAIRE
BOUGER LE MONDE**

CAUX : RENCONTRES D'HIVER

Le centre international
de Caux
ouvrira ses portes
à partir du 24 décembre
jusqu'au 3 janvier 1988

A partir du
dimanche 27 décembre à 17 h
séances plénières
et groupes de travail
orientés vers les tâches
prioritaires de la nouvelle année.

Prière de s'annoncer
avant le 15 décembre auprès du :
Secrétariat des conférences,
Réarmement moral
CH-1824 Caux, Suisse
Tél. (021) 63.48.21



NOTRE COUVERTURE (dans le sens des aiguilles d'une montre à partir du haut) : Parlementaire européen et étudiants turcs ; moine cambodgien s'adressant à un groupe d'Asiatiques ; saynète improvisée sur l'estrade de Caux ; conciliabule africain ; haut-fonctionnaire international et patron brésilien.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

Bulletin à renvoyer à l'une des adresses ci-contre

M./Mme/Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19. ... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER

Date Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)
France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .
Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .
Autres pays par voie normale : FF 110 ou Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .
Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ; Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755-4, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, avenue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

CENDRILLON A CAUX

Un séjour à Caux, c'est un peu comme un conte de fées.

Cendrillon était mal aimée, méprisée, condamnée aux travaux les plus rebutants, frustrée de ne pouvoir aller au bal pour lequel ses demi-sœurs se préparaient.

N'arrivons-nous pas à Caux avec, dans le cœur, la misère et les conflits du monde, dont les médias nous abreuvent à satiété ? Avec nos propres misères aussi, parfois si pesantes à porter ?

Tout à coup c'est l'enchantement, les fées, le carrosse, la toilette d'apparat, les laquais, le bal somptueux.

Il y a quelques jours, tandis que le car grimpait la côte vers Caux et que nous découvrons Mountain House perché tout là-haut, un parlementaire européen me dit, émerveillé : « C'est Disneyland ! » Et ici même, le décor, les lieux, ces gens affables de toutes races et générations, aux yeux clairs et brillants, n'est-ce pas notre monde en miniature, transformé tel que nous l'avons parfois rêvé ?

Mais le charme a ses limites, absolues et impératives. Au douzième coup de minuit, Cendrillon doit avoir quitté le bal, ou alors tout redeviendra cendre et poussière.

A peine suis-je grisé par le climat de Caux, qu'il me faut me rappeler les critères moraux absolus autour desquels s'articule, jusque dans chaque détail, tout ce qui s'y passe, ainsi que les prolongements de ce travail de par le monde. Sans ces critères, l'esprit ne passe plus et je me retrouve malheureux et solitaire au milieu d'une foule avec laquelle je ne communique plus.

De tout son cœur, Cendrillon a joui de sa soirée. Le Prince charmant l'a fait danser. Et c'est au comble du ravissement qu'aux premiers coups de minuit elle interrompt brutalement son bonheur. Contre toute logique humaine, sans même se soucier de sa chaussure perdue, elle obéit à l'ordre reçu.

Une lumineuse flambée ?

A Caux aussi il nous faut rapidement nous arracher aux tentations terrestres qui nous guettent à chaque tournant, ne saisir que la qualité spirituelle des visages confiants qui s'offrent à nous, pour obéir à chaque instant à l'injonction divine qui se développe en nous.

Ramenée chez elle, Cendrillon retrouve ses corvées. Apparemment la soirée du bal n'a été qu'une lumineuse flambée dans sa morne existence.

N'est-ce pas ce qui nous attend, nous aussi, après l'émerveillement de Caux et le retour dans notre milieu naturel ?

Soudain, c'est la promotion fulgurante. Le Prince envoie chercher Cendrillon dans chaque demeure de la ville et il fait d'elle sa femme. Bonheur sans commune mesure avec ce qu'elle a sacrifié par obéissance.

Et nous-mêmes, combien de fois n'expérimentons-nous pas que Dieu nous récompense au-delà de nos espérances, pour le peu que nous lui sacrifions ?

FERNAND MATON

D'après une intervention faite à Caux un matin de juillet



UN COLLOQUE MEDITERRANEEN

L'été à Caux a commencé par un dialogue entre parlementaires européens et représentants des pays du pourtour méditerranéen. Photo du haut : participants allemand, algérien, italien, néerlandais et yougoslave (de g. à dr.). Ci-dessus : participants turcs. Ci-contre (de g. à dr.) : M. Luc Beyer de Ryke, député européen (Belgique) ; M. Eberhard Rhein, représentant de M. Claude Cheysson, et M. Jacques Mallet, député européen (France). Ci-dessous : le cardinal Etchegaray, et M. Giovanni Bersani, député européen (Italie) et organisateur de la rencontre. A gauche, le cardinal König, ancien archevêque de Vienne et à droite, Mgr. Mullor-Garcia, nonce apostolique à Genève.



1. COMBATTRE LA PAUVRETE

2. FAIRE CONVERGER LES ACTIONS INTERNATIONALES

Une somme astronomique : mille milliards de dollars ! Tel est le montant de la dette extérieure des pays pauvres – principalement en Afrique et en Amérique latine. Cette dette du tiers monde, pour laquelle environ 130 milliards de dollars de remboursements ont été effectués au cours des cinq dernières années pour la seule Amérique latine, entraîne un flux financier inacceptable du Sud vers le Nord et représente un des principaux sujets de préoccupation de la communauté internationale.

La crise de la dette a été précipitée, en 1978-79, par le second choc pétrolier. La montée vertigineuse du prix du pétrole a permis de nombreux prêts à court terme à des taux peu élevés et variables. Une grande partie de cet argent a été emprunté par les pays d'Amérique latine pour financer des projets à long terme. L'ascension des taux d'intérêt a déclenché la crise actuelle. D'où les montants effarants d'aujourd'hui.

Le 28 août, à Caux, le sujet de « la dette internationale et ses implications sociales » était à l'ordre du jour de la rencontre « L'Homme et l'Economie ». M. Francis Blanchard, le directeur gé-

néral du Bureau International du Travail, en était le principal intervenant.

M. Blanchard s'est dit décidé à « tirer la sonnette d'alarme » : l'aggravation de la dette provoque une détérioration catastrophique du niveau de vie des populations les plus démunies. La dette n'est que le symptôme d'un problème beaucoup plus fondamental : celui du sous-développement. M. Blanchard a précisé que le BIT s'acharnait à « proposer que le problème soit abordé dans un cadre plus large : celui du chômage, du sous-emploi et de la pauvreté ». Aux trente millions de chômeurs dans les pays de l'OCDE (chiffre « stabilisé »), il faut opposer les chiffres du tiers monde, « qui ont de quoi donner le vertige » : entre cinq cent millions et un milliard d'hommes et de femmes (un cinquième de l'humanité) soit totalement inoccupés, soit sous-employés, et vivant au-dessous du seuil de pauvreté !

Pourtant, M. Blanchard estime que les appels de son organisation sont de plus en plus entendus et y décèle des signes d'espoir. « Le deuxième semestre de 1987 marquera peut-être un tournant », a-t-il dit, avec la tenue, au mois

de novembre à Genève, d'une réunion organisée par le BIT et qui rassemblera pour la première fois les représentants de vingt gouvernements, des dirigeants patronaux et syndicaux, ainsi que le Fonds Monétaire international, la Banque Mondiale, l'OCDE et plusieurs agences des Nations-Unies, notamment la CNUCED et le GATT. L'enjeu de cette rencontre, selon M. Blanchard, est que « la coopération internationale devienne de plus en plus cohérente ».

L'économie des pauvres

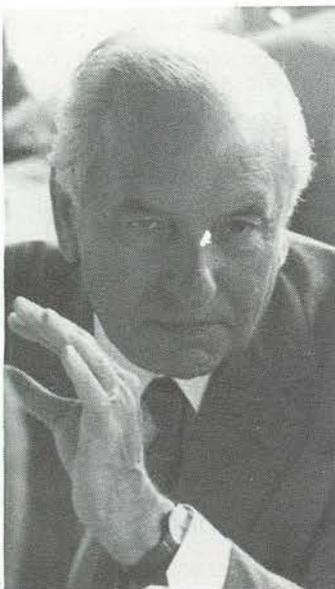
A ce sujet, M. Blanchard s'est réjoui de voir le FMI adopter sur la question de la dette une position plus proche de celle du BIT. Selon lui le récent rapport du « groupe des 24 » (au sein du FMI), est « une espèce d'autocritique », dans la mesure où il y est dit que les problèmes de l'endettement ne peuvent pas continuer à être traités à court terme. C'est une des raisons pour lesquelles il place certains espoirs et dans la réunion annuelle du FMI et de la Banque Mondiale à Washington en septembre et dans la conférence qu'il convoque lui-même en novembre.

M. Blanchard a également insisté sur le rôle du « secteur informel », auquel le BIT a consacré une partie de son dernier rapport annuel. Il s'agit de « l'économie des pauvres » qui n'arrivent pas à suivre les exigences de la loi pour créer une entreprise ou un commerce, qui travaillent parallèlement aux structures économiques légales et font preuve d'une remarquable capacité de survie. Des logements construits de cette façon voient leur qualité s'améliorer à tel point que les autorités les « légalisent » après coup. Le BIT est déjà en train d'étudier la mise au point d'instruments pour favoriser ce genre d'activités.

En outre, M. Blanchard s'en est pris aux pays industrialisés, surtout ceux qui



De gauche à droite : M. Francis Blanchard, Mme Bantu (Tanzanie) et Mme Paulette Hofman (Force Ouvrière, Paris).



M. Francis Blanchard :
« La dette, c'est
l'amplification d'un
problème plus vaste, celui
d'un développement
solidaire de notre monde. »
« Le passage forcé pour
résoudre le
chômage dans les pays du
Nord, c'est
l'accélération du
développement du Sud. »

MM. Santos Neves, du
patronat brésilien,
et Frederik Philips.



disposent de grands surplus comme l'Allemagne fédérale et le Japon, à qui on a beaucoup moins demandé qu'aux pays endettés pour redresser leur situation. Il est temps que ces pays, a-t-il ajouté, fassent preuve de plus de générosité et de plus de solidarité.

Le directeur général du BIT a souligné en outre le besoin d'exercer des pressions constantes sur les opinions publiques, en particulier sur les jeunes, pour faire connaître cette situation et pour que l'on s'attache à la dimension humaine du développement. « L'endettement, a-t-il ajouté, est un problème que devront résoudre la deuxième et la troisième génération après moi. »

Vers un deuxième choc de la dette

« Derrière toute crise économique se profile une crise morale. » Telle était la conclusion de l'intervention, à la suite de celle de M. Blanchard, de M. Santos Neves, chargé des relations internationales au sein du patronat brésilien et membre du Conseil d'administration du BIT.

Rappelant que l'appauvrissement de la population dû aux contraintes de la dette avait provoqué la mise à sac de supermarchés dans les grandes villes brésiliennes, M. Neves fait remonter cette « décroissance économique » au « premier choc de la dette », en 1982, à la suite des exigences du Fonds Monétaire International pour rendre solvables les pays débiteurs. Il a évoqué ensuite les risques d'un « deuxième choc de la dette, » sans doute à très court terme, tout comme il y a eu un deuxième choc

pétrolier. Préférant le terrain fertile de la conciliation aux conflits, il a proposé que l'on « convertisse les crédits des pays endettés en capitaux à risques en faveur des petites et moyennes entreprises ». Il s'est également déclaré favorable à une réforme modérée du système monétaire international, afin de « libérer le monde de la tyrannie absolue et injustifiable du dollar ».

Renégociation ou reconversion

Parmi les suggestions de remèdes avancées par les autres intervenants, il faut noter celle d'un banquier hollandais, proposant un vaste rééchelonnement de la dette et une reconversion des prêts en prêts à long terme et à intérêt fixe tandis que M. Gaylen Byker, de la Chase Manhattan Bank de New York, insistait sur le besoin de susciter dans les pays endettés « une révolution sociale », condition première d'une renégociation de la dette.

Répondant en tant que représentante d'un pays du tiers monde, Mme Bantu, une diplomate de Tanzanie, a évoqué le problème, lié intimement à celui de la dette, de la détérioration des prix des matières premières et de l'augmentation des prix des produits manufacturés importés de l'Occident. Le drame, selon elle, c'est que « nos nations n'ont aucune influence sur les mécanismes de ces prix, dont pourtant dépend notre existence quotidienne ».

Dans sa conclusion, M. Blanchard a lancé un appel vibrant :

« Je crois que la grande affaire de la communauté et des organisations inter-

nationales, des organisations non-gouvernementales, d'un groupe comme le Réarmement moral, c'est de s'attacher au problème central de la lutte contre la pauvreté dans le monde. Je me demande si ceci ne devrait pas faire l'objet un jour d'une rencontre à laquelle vous pourriez donner votre caution. Je crois qu'il est du devoir de chacun, où qu'il soit, dans quelque organisation qu'il travaille, de prendre la mesure de ce problème et de convenir d'une démarche et de politiques répondant à la nécessité de combattre la pauvreté, le sous-emploi et le chômage dans le monde.

« C'est parce que la tâche est immense qu'il faut se donner les moyens de la réaliser, en particulier aussi ceux qui pourraient découler d'un processus de désarmement dans lequel on semble maintenant disposé à s'engager, mais qui découleraient également de mesures spécifiques prises pour développer le monde. »

La grande affaire d'aujourd'hui

Mgr Mullor-Garcia, nonce apostolique, observateur permanent du Saint-Siège auprès de l'office des Nations-Unies et des autres organisations internationales à Genève, a ensuite présenté le rapport de la Commission pontificale Justice et Paix sur l'endettement international. « Le problème est plus moral que technique, a-t-il dit. Certains s'enrichissent grâce à la dette, d'autres se livrent à la corruption ou à la fuite des capitaux. »

TABLE RONDE JAPON – EUROPE – AMERIQUE

Au cours de la rencontre – la deuxième du genre – qui a rassemblé à Caux, les 25 et 26 août, une vingtaine de dirigeants de haut niveau du monde de l'industrie et des finances, personne n'a « bouffé du Japonais », comme cela est le cas à chaque conférence où est abordée la question du commerce avec l'empire du Soleil-Levant. Les participants ont préféré se livrer à une recherche sincère des solutions possibles.

Après la rencontre d'août 1986¹⁾ et la visite au Japon d'une délégation américano-européenne, le Hollandais Frederik Philips et le Français Olivier Giscard d'Estaing ont à nouveau accueilli à Caux des hommes représentant des sociétés et des organisations de réputation mondiale : Matsushita, Philips, Rank Xerox, Timken, Nomura Securities (la première banque japonaise et mondiale), Shell, Sumitomo, Interallianz-Bank (Zurich), etc.

Les protestations venues du monde entier contre leurs excédents commerciaux ont en effet commencé à ébranler les Japonais. Protestations qui, selon un des participants nippons, ont eu ceci de positif que le parlement de Tokyo a voté un programme de quatorze milliards de dollars destiné à stimuler la demande intérieure. « Quelles qu'en soient les raisons, devait ajouter un autre industriel japonais, il nous faut nous attaquer à ces excédents, puisqu'ils sont devenus un obstacle aux échanges commerciaux mondiaux. »

Pour un des participants européens, il s'agit avant tout de « balayer devant notre propre porte, car si les Japonais l'emportent sur nous, c'est que leur système fonctionne. Et il fonctionne parce que les Japonais mettent réellement en pratique les valeurs de travail, de vigilance, d'esprit de sacrifice que nous avons abandonnées pour nous adonner à une civilisation de loisirs ».

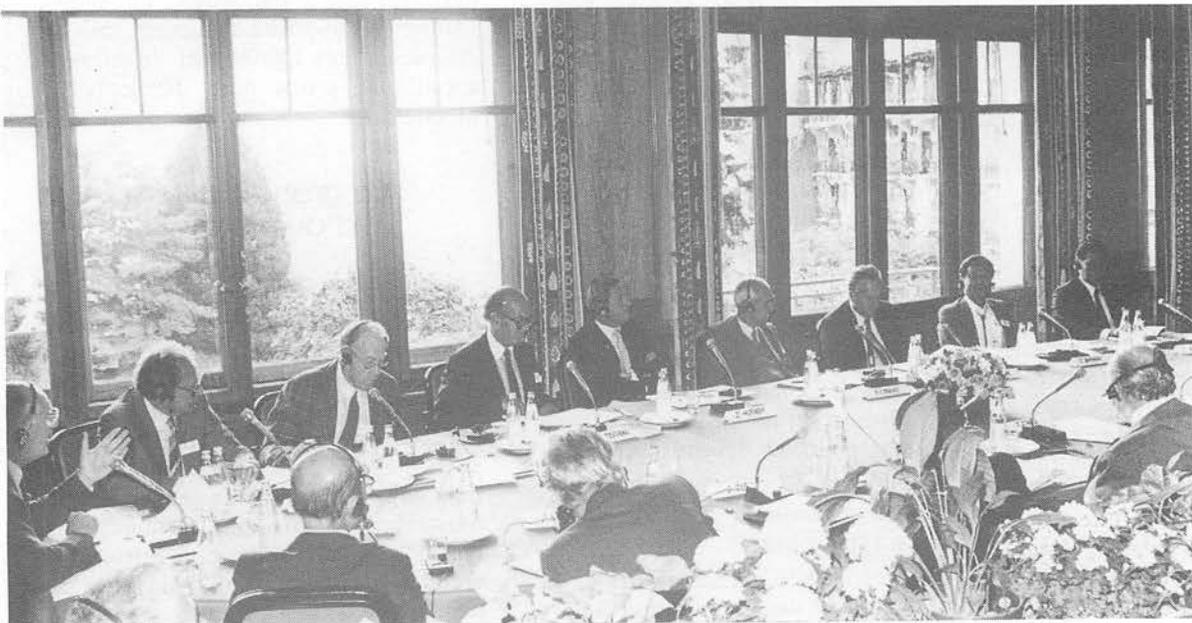
Quand il fut question des « efforts volontaires » attendus des Japonais pour restreindre ces excédents, et ce sans succès apparent, un industriel européen a commenté : « Cela ne suffit pas. Il nous faut avant tout assumer des responsabilités plus vastes et recouvrer la créativité morale qui avait mis notre société en mouvement. »

Tous les participants sont également tombés d'accord qu'aucune solution aux problèmes opposant le Japon, les Etats-Unis et l'Europe n'était possible sans que le tiers monde soit inclus pleinement.

Réseau de confiance

L'urgence d'une approche commune des problèmes a été d'autant plus ressentie que des développements déconcertants sont en train de se produire : les Japonais s'inquiètent de l'emprise grandissante de la bureaucratie d'Etat sur leur secteur privé et les Européens souhaitent une consolidation rapide de la C.E.E. et une harmonisation avec le reste du monde industrialisé de leurs systèmes de protection sociale. Tous se sont également alarmés des taux de croissance de la dette extérieure américaine (qui pourrait atteindre mille milliards de dollars en 1991). Cela devrait être, selon un des participants japonais, un coup d'épée dans le flanc de ceux qui comptent sur une collaboration mondiale plus étroite.

Après deux rencontres de ce genre, commence à se créer un réseau de



Japonais, Américains et Européens autour de la même table, à Caux.

confiance basé sur une meilleure information, au sein d'un groupe d'hommes qui pourraient contribuer aux changements nécessaires dans l'économie mondiale.

Rendant compte des travaux du groupe aux participants à la rencontre *L'Homme et l'Economie*, M. Olivier Giscard d'Estaing a notamment déclaré : « L'industrie n'élimine pas les tensions entre les hommes. Elle crée et elle entretient certaines rivalités et certaines concurrences, celles-ci sont à l'image de notre société. Elle ne supprime pas l'effort et le travail, mais elle

1) En avril dernier, les participants japonais à la rencontre de 1986 ont adressé à leur premier ministre, M. Nakasone, une lettre contenant cinq suggestions sur la façon de résoudre la grave crise intérieure dans laquelle leur pays se trouve plongé à cause de la guerre commerciale avec le reste du monde industrialisé.

« La crise actuelle, écrivaient-ils, ne pourra pas être surmontée si nous ne sommes pas

les déplace. Donc, c'est un outil qui, comme outil, dépend de ce qu'en font les hommes.

« Je crois que le Réarmement moral est là pour nous faire aimer les œuvres des hommes même dans leurs imperfections et apporter une amélioration dans leur fonctionnement et leur finalité profonde. Le vœu que je forme, c'est que cette table ronde qui nous a réunis nous stimule les uns et les autres non pas à rejeter une industrie qui est devenue inséparable de la société humaine et de son développement, mais à en faire le meilleur usage spirituel et humain. »

prêts à reconnaître humblement qu'il ne s'agit pas d'un désastre naturel imprévisible, mais d'un désastre dont nous sommes les auteurs, et sans que nous introduisions dans notre pays des changements aussi radicaux que ceux qui se sont produits lors de la Restauration Meiji.

« La seule méthode consiste à faire en sorte que le Japon, qui a jusqu'à présent donné la



Un industriel allemand, M. Fischer, et M. Sakamoto (à dr.), de la société Sumitomo.

priorité à ses intérêts nationaux, s'engage à aider le reste du monde à vivre dans la paix et la prospérité, à balayer d'abord devant sa propre porte. »

Suivent des propositions précises concernant notamment la demande intérieure, les relations avec les Etats-Unis et l'aide au développement, dont certaines ont déjà été suivies d'effet.

L'homme et l'économie

POUR UNE NOUVELLE PHILOSOPHIE DE L'ENTREPRISE

« Changer le sens de l'entreprise » (« Changing corporate culture »), tel était cette année le thème de la session *L'Homme et l'Economie*, qui a réuni, du 25 au 30 août, patrons et cadres supérieurs, syndicalistes et chefs de petites entreprises, consultants et économistes d'une vingtaine de pays. Un thème tiré d'une expression américaine inconnue même des Britanniques et quasiment impossible à traduire. Il s'agit en gros de savoir comment changer les habitudes et les modes de pensée au sein de l'entreprise – quelle que soit sa taille, sa fonction ou sa nature – et dans ses rapports avec le monde extérieur.

Un aspect important de cette question – l'entreprise et la vie de famille de ses cadres – a été traité par le professeur Paul Evans, qui enseigne la psychologie des entreprises à l'Institut

d'Administration des Affaires (INSEAD) à Fontainebleau. Par tradition, a-t-il rappelé, l'entreprise a tendance à se désintéresser de la vie privée, surtout dans le domaine conjugal et familial, de ses salariés. Mais elle est aujourd'hui de plus en plus obligée d'en tenir compte. Pourquoi un bon cadre supérieur cesse-t-il soudain d'être performant ? Quels sont les effets psychologiques de l'installation d'un directeur dans une filiale à l'autre bout du monde ? Qu'en est-il de l'espérance de vie des cadres de haut niveau après leur retraite ? La réponse à ces questions se trouve le plus souvent dans la vie familiale des intéressés. Une carrière trop absorbante peut casser un mariage ; une nomination dans un pays à culture différente risque de plonger femme et enfants dans une crise qui entraînera rapidement le père. Et l'espé-

rance de vie après la retraite de celui qui ne vit que pour sa carrière risque d'être des plus brèves : environ un an dans une des multinationales les plus importantes et les mieux cotées des Etats-Unis ! Le drogué de travail est tué par une vie dépourvue de sens. D'où l'importance de changer l'approche un peu superficielle des entreprises vis-à-vis de ce problème.

Peter Vickers, le jeune vice-président de Vickers Oils, une entreprise de lubrifiants de Leeds, en Angleterre, s'est élevé contre le fait que l'argent était devenu l'objectif principal de la plupart des représentants de sa génération. « La poursuite du gain, a-t-il dit, est de moins en moins soumise au contrôle d'autres valeurs. Nous devons nous tourner vers des buts plus élevés, au service des peuples du monde. » Vickers a dit son rêve de voir se constituer un groupe in-

ternational de jeunes cadres animés de ces nouvelles motivations. « Nous pourrions viser à répondre à l'appel de M. Blanchard aux jeunes, a-t-il dit, et nous attaquer au triple problème du chômage, de la pauvreté et de la dette. »

Richesse et bonheur

« Il y a des coups durs dans l'industrie. On est parfois assis sur un volcan, explique un cadre finlandais, Paul Gundersen, qui a derrière lui des années de négociations (pour une grosse entreprise de matériel électrique) avec des pays du tiers monde et de l'Est européen. Si vous avez des objectifs qui dépassent la poursuite de votre propre carrière, vous ne serez pas affectés par les hauts et les bas. Qu'importe alors votre place sur l'échelle sociale, si votre engagement se porte vers le changement ? »

Lors d'une séance présidée par Olivier Giscard d'Estaing, vice-président de l'INSEAD (Fontainebleau), et animée par les participants à la table ronde Japon-Amérique-Europe, M. Sakamoto, ancien président de la Société Sumitomo Electric Industries, a décrit le rôle de l'industrie comme étant de convertir des richesses potentielles en richesses réelles, ce qui est, affirme-t-il, la condition première du bonheur. Selon lui, le profit en soi n'est pas un péché, il n'est

Le syndicaliste français René Prou et M. Olivier Giscard d'Estaing



que la différence entre ce que l'on investit et ce que l'on produit.

Critiqué par un participant canadien pour avoir lié la richesse au bonheur, M. Sakamoto a répliqué : « Vous avez raison, mais votre question est celle de quelqu'un qui vit dans un pays riche. Dans les pays pauvres, le développement commande l'élévation du niveau de vie et l'industrie ne peut rien faire d'autre que de créer de la richesse. C'est aux gens qu'il incombe de transformer la richesse en bonheur spirituel. »

L'intervention d'une syndicaliste française

La veille de la séance de clôture, après de nombreux exposés sur le thème de la philosophie de l'entreprise, une voix généreuse et importante se fit entendre, celle de la syndicaliste française Paulette Hofman, secrétaire confédérale de Force Ouvrière :

« Au cours de la discussion que nous avons poursuivie hier après-midi avec Francis Blanchard, un tas de problèmes plus difficiles et donc plus passionnants les uns que les autres ont été évoqués.

« Mais un mot n'a pas été prononcé : le mot paix.

« Et pourtant lorsqu'on en est à ce point d'un constat, il faut réaliser que, plus encore que l'équilibre économique du monde, c'est la démocratie, ou ce qu'il en reste, qui est en jeu et finalement c'est la paix elle-même qui est menacée.

« Vous pensez peut-être qu'en disant cela je m'éloigne du sujet qui est au

jourd'hui au centre du débat. Franchement, je ne le crois pas. Mais je vous prie de m'excuser si je ne propose pas « mes » solutions. Je n'en ai pas !

« Je voudrais seulement partager avec vous mes interrogations, celles qui sont mon lot quotidien et auxquelles je ne trouve pas de réponse, parce que je refuse de me bercer d'illusions.

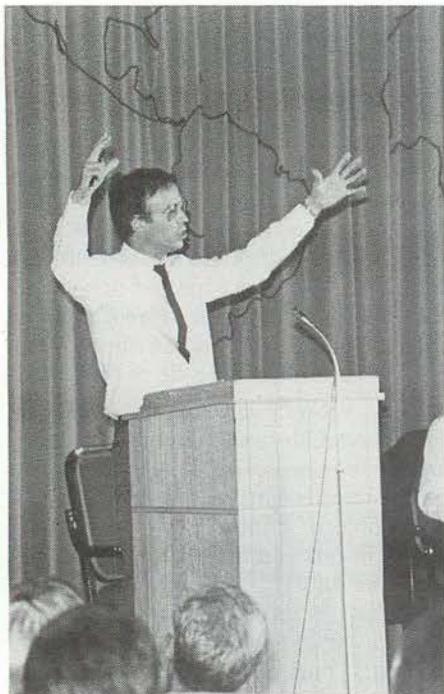
« Le dialogue social dont on veut se persuader – à juste titre – qu'il devrait amener un changement du sens de l'entreprise, tourne, dans nos pays industrialisés, autour de deux mots devenus des leitmotifs : la compétitivité et la productivité. Quant à moi, je vous demande : la compétitivité pourquoi ? la productivité pour qui ?

« La libre entreprise est un concept parfaitement acceptable. Sans entreprises florissantes, à l'évidence, il n'y a pas d'emplois. Mais la surenchère à base de ce que j'appellerai – pardonnez-moi – le « cannibalisme » d'entreprise, c'est une autre affaire !

« A ce niveau, croyez-en mon expérience, le dialogue social perd beaucoup de ses vertus et de son efficacité. D'abord parce que pour mener un vrai dialogue, il faut être deux, deux interlocuteurs dont les moyens, à défaut des pouvoirs, s'équilibrent plus ou moins, sans se neutraliser.

« De toute évidence, ce n'est pas le cas quand les cartes sont biaisées par le chômage qui s'accroît et la pauvreté qui se propage même dans nos pays dits « riches ».

« Pensez-vous que des syndicalistes, normalement constitués et qui connaissent l'importance du dialogue pour en



Le professeur Paul Evans



Jeunes cadres d'industrie français et britanniques. A gauche : Peter Vickers.

avoir fait le fer de lance de leur action, puissent admettre avec sérénité que ce dialogue social se résume trop souvent désormais à demander à ceux qui ne sont pas responsables du chômage, mais en subissent de plein fouet les effets, de consentir les efforts de compréhension et les sacrifices supplémentaires indispensables ? Ceci pour assurer cette compétitivité qui permettra d'enlever des marchés que d'autres forcément vont perdre – avec toutes les conséquences que vous connaissez – et pour accroître une productivité dont on ne sait pas toujours à qui elle sera destinée.

Sauver la paix

« Le pouvoir d'achat des salariés des pays industrialisés stagne, quand il ne diminue pas, réduisant par là-même la consommation intérieure.

« Les deux tiers restants de la population mondiale n'en ont pas forcément l'usage et n'ont généralement pas les moyens d'acheter.

« Je n'ai jamais nié la réalité et la gravité de la crise économique. Mais je refuse d'admettre – d'ailleurs je suis incroyante – que cette situation ne serait qu'une manifestation d'une volonté divine – quelle qu'elle soit – ou de je ne sais quelle fatalité, puisque je sais qu'elle n'est rien d'autre que la conséquence de règles économiques implacables qui finiront un jour ou l'autre – je le répète – par remettre en cause ce qui subsiste dans le monde de démocratie et finalement la paix elle-même.

« Pas seulement la paix sociale. La paix tout court.

« D'ailleurs n'y a-t-il pas toujours un coin du monde qui flambe ?

« Le sens de l'entreprise, s'il doit changer, serait d'admettre que si l'entreprise dynamique, performante, est un élément fondamental, incontournable, du progrès sous toutes ses formes, s'il n'est jamais choquant que des hommes et des femmes la servent au mieux de leurs possibilités, il m'apparaît en re-

vanche inadmissible de penser qu'ils soient contraints de s'y asservir.

« Faut-il admettre, au nom de la compétitivité, l'inévitabilité d'un alignement de tous les salariés du monde sur les conditions de travail que connaissent encore aujourd'hui beaucoup de salariés des pays en voie de développement ?

« A mes interrogations et à mes angoisses, je doute que vous puissiez aujourd'hui fournir une réponse.

« Je vous demande seulement d'y réfléchir, en toute sérénité, comme le cadre de Caux et, je crois, la philosophie du Réarmement moral, y incitent tout naturellement.

« Car l'amorce d'une solution est d'abord dans les mains de ceux, quels qu'ils soient, qui détiennent le pouvoir ou un fragment de pouvoir : pouvoir politique, pouvoir de décision, pouvoir d'argent.

« Un certain nombre d'entre vous détiennent, à des degrés divers, un ou deux de ces pouvoirs ou une fraction de ces pouvoirs.

« Nous n'avons, nous les syndicalistes, ni l'ambition, ni la vocation de les partager avec vous.

« Mais nous voulons vous aider à les exercer pour le plus grand bien de l'humanité. »

ENTENDU ET RETENU

« L'exemple doit venir d'en haut. J'ai découvert en particulier qu'il faut savoir s'excuser pour les fautes que l'on a commises. A n'importe quel niveau de la hiérarchie, c'est toujours difficile de dire : « J'ai eu tort. Je le regrette. » Il est pourtant stupide de ne pas le faire, car tout le monde sait de toute façon que vous avez eu tort ! Quel sentiment inconfortable que de savoir que les gens connaissent tout autant nos faiblesses que nous connaissons les leurs ! Le Réarmement moral peut nous armer du courage de passer à l'acte. Par la suite, j'ai découvert que certaines personnes avaient dit : « On peut avoir confiance en

M. Philips, plusieurs fois il a reconnu ses torts ! »

Frederik Philips
ancien président du groupe Philips,
Pays-Bas

*

« L'intervention de M. Philips, que j'ai beaucoup appréciée, m'inspire une idée. Vous savez que les syndicalistes sont invités de plus en plus à comprendre les problèmes de l'entreprise, en quelque sorte à s'initier aux techniques du management. Je pense que pour favoriser le dialogue social il faudrait autoriser

chaque stage de formation syndical à prendre dans ses rangs un chef d'entreprise. »

Paulette Hofman
membre du bureau confédéral
de Force Ouvrière
France

*

« Il y a deux mois, j'ai eu un conflit violent avec le secrétaire général de mon ministère qui me demandait de m'associer à lui dans ce que je considérais comme un acte de favoritisme. Ce n'était pas la première fois que je m'opposais à l'un de mes supérieurs, alors que je suis plutôt de nature à haïr les heurts et à vouloir les éviter à tout prix. Mais si vous refusez le combat lorsque vous êtes mis en cause, vous entérinez la corruption sous une forme ou sous une autre, et

n'arrivez plus, par la suite, à distinguer ce qui est bien de ce qui est mal. »

Pauli Snellman
Directeur au ministère du Travail,
Helsinki, Finlande

*

« J'ai grandi dans une petite communauté d'immigrants hollandais, très unis et très religieux, très conscients de la nécessité de transmettre à leurs enfants les impératifs de leur foi. Mais dans cet environnement devenu très riche et très confortable, j'ai constaté que le sens de responsabilité et d'engagement à un plus vaste niveau n'avait pas progressé parallèlement avec les succès et les richesses matérielles de notre communauté.

« C'est dans cette perspective que ma femme et moi avons réfléchi à ce que

devrait être notre carrière professionnelle : où, en tant que chrétiens, devrions-nous nous impliquer ?

« Si vous avez un engagement de vie, vous êtes dans l'obligation d'utiliser vos talents, votre compétence, votre temps et votre argent pour accomplir quelque chose de grand. Il ne s'agit pas seulement d'exercer une activité de charité, d'assistance, mais aussi d'être présent là où les décisions sont prises, là où les structures sont façonnées.

« Or le monde de la finance est au cœur des questions importantes que nous débattons ici. Les décisions concernant la dette du tiers monde et la restructuration des économies du monde développé sont aussi des décisions financières. Il faut donc que des hommes et des femmes qui sont sensibles à la vo-

A l'initiative d'un homme politique italien, un dialogue méditerranéen a ouvert le cycle des sessions d'été.

Les dix parlementaires européens venus de Strasbourg sont pressés et fatigués. Un autocar les a happés au sortir du Parlement européen pour les monter jusqu'à Caux. Voyage éprouvant pour ces hommes et ces femmes habitués à l'avion.

En face d'eux, lors de la première séance, des Arabes, des Turcs, des Chypriotes, des Yougoslaves. Que peut-on espérer, dans une situation aussi complexe que celle des riverains méditerranéens, en quelques heures d'échanges ? Chacun vient avec ses soucis, ses peines, son angoisse. Les Libanais se taisent. L'atmosphère est lourde. Qui va briser la glace ? Un Chypriote grec demande la parole. En quelques phrases, sans effet oratoire, sans hargne, il dit les souffrances que sa famille, sa communauté ont endurées et endurent encore. Mais il va plus loin. « J'aimerais dire quelque chose à nos voisins turcs : nous portons une lourde responsabilité dans la situation actuelle de notre île par le fait que nous n'avons pas su trouver de solution à nos problèmes de coexistence alors que nous tenions, et cela pendant des années, les rênes du pouvoir. Je le regrette profondément. La question, aujourd'hui, n'est pas de chercher qui avait raison, mais ce qui est juste pour notre pays. »

TEMPS FORTS

Les parlementaires européens comprennent la portée de ces mots. Depuis l'entrée de la Grèce dans la Communauté, depuis que la Turquie sollicite aussi son adhésion, ils savent que tout est bloqué par l'hostilité qui sépare ces deux nations.

Le dialogue, maintenant, peut commencer. Il durera vingt-quatre heures seulement, mais cela suffira pour que ce même Chypriote, encouragé par ses premiers échanges avec les Turcs et par le dialogue avec les parlementaires, dise à l'issue de la rencontre : « J'ai retrouvé l'espoir pour l'avenir de mon pays. »

*

L'Europe de l'Est est constamment présente, non pas dans ce qu'elle évoque en termes de blocages ou d'affrontements, mais dans son potentiel de foi et d'aspirations. Nous vibrons avec les Polonais, venus nombreux de Pologne ou d'ailleurs. Un ménage monte sur l'estrade. Lui a été, tout jeune, un des dirigeants de Solidarité. Habitant aujourd'hui en Europe occidentale, il écrit pour des journaux et vit de petits

boulots. Elle fait des ménages. « La pensée qui traduit l'essentiel de mon séjour à Caux, dit-elle, c'est le mot espérance. J'ai retrouvé la paix intérieure parce que j'ai retrouvé l'espoir en l'avenir. Devant le matérialisme, l'athéisme qui montent dans les pays démocratiques, et le matérialisme idéologique en Pologne, je me sentais souvent très seule, très faible, parfois même ridicule. Ici, j'ai appris qu'on n'est jamais seul. On est toujours avec Dieu, et avec vous tous... »

Son mari s'avance : « Ma découverte, ici, c'est qu'il faut prendre la vie sans avoir peur, avec confiance en Dieu. Sur ce chemin, je serai encouragé par votre expérience, par le fait que beaucoup d'entre vous, venus de tous les horizons du monde, croient profondément que Dieu se préoccupe de notre sort, qu'Il nous montre le chemin... A Caux, on respire l'espérance, et c'est ce que je voudrais transmettre à mes compatriotes dans mes prochains articles. »

*

Trois jeunes gens parlent de leur pays, de sa situation économique et sociale.

lonté de Dieu et qui sont en même temps les plus intelligents et les plus capables dans le domaine financier participent à l'évolution des structures et les adaptent aux exigences de la justice et de l'équité. Car toute la charité du monde ne résoudra jamais à elle seule le problème de la dette.

« Etre là où les décisions financières sont prises, là où se traitent les affaires entre le monde industriel et le tiers monde, tel est mon appel. C'est pourquoi je consacre la plus grande partie de mon temps aux aspects financiers du problème de la stabilisation des prix des matières premières.

Gaylen Byker

Chase Manhattan Bank, New York

*Pages 4 à 11 : Dossier
réalisé par Peter Hintzen
et Philippe Lasserre*

Lorsqu'ils abordent les questions politiques, une certaine rancœur contenue apparaît. La nation voisine est identifiée comme l'ennemie irréductible. C'est une des situations explosives du monde.

Une jeune fille demande à prendre la parole : « Les souffrances que vous avez décrites, ce que vous avez dit de notre peuple, mon éducation m'a appris à le voir dans le sens exactement contraire. Je suis heureuse de vous avoir entendu vous exprimer avec franchise, car nous avons tous besoin de connaître et de comprendre la souffrance des autres. C'est le préalable à toute solution. »

Moment inoubliable pour les quelques trente personnes présentes. On ne peut s'empêcher de transposer cet instant de vérité à la dimension des nations en cause. La jeune génération saura-t-elle ainsi faire fondre les barrières de méfiance et de haine ?

Quelqu'un propose que l'on prie. Un des jeunes gens, courtois, propose à la jeune fille de prier la première. Ainsi des prières dans leurs deux langues se suivront, ce qui ne doit pas arriver souvent. Puis on se sépare.

Cette rencontre inattendue n'aura pas de lendemain, car chacun ne pourra, une fois rentré au pays, que retrouver les préjugés et les positions arrêtées de ses compatriotes. Mais elle aura peut-être un surlendemain.

J.J.O.

RETOURNEMENTS

Un homme entre dans une petite église orthodoxe, à Paris. Il veut se confesser. Commence alors un entretien insolite, qui bouscule le prêtre dans ses habitudes : le visiteur est conseiller d'ambassade, membre du comité de sécurité de l'Etat soviétique. Tout ce qu'il sait de la religion, c'est à l'athéisme qu'il le doit, et pourtant « un ange — comme le pressent petit à petit le confesseur — a posé une bombe à retardement dans le coin de son âme » : Dieu l'a renversé.

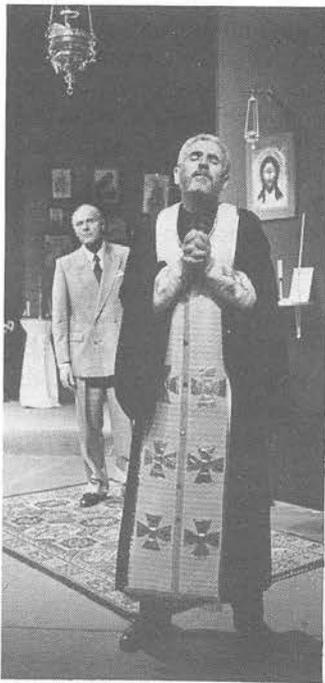
Cette histoire est-elle inspirée d'un fait réel ou née seulement de l'imagination de l'écrivain Vladimir Volkoff ? Toujours est-il que ce chapitre étonnant de son roman *Le Retournelement* est devenu, pour cinq soirs à Caux, une pièce de

théâtre remarquablement mise en scène par le comédien français Maurice Chevit. « Cette pièce met en question nos certitudes des deux côtés de la barrière, » confie en sortant du théâtre l'épouse d'un ambassadeur d'Europe de l'Est. « Elle révèle en profondeur l'intimité de l'âme humaine, remarque un philosophe brésilien. L'auteur, en nouveau Dostoïevski, va jusqu'à l'absolu des deux personnages, pour y montrer qu'à la limite la foi et le péché peuvent trouver dans leur dialectique un point de repère : le besoin, de la part de l'ancien athée, de trouver dans son âme la vérité cachée. »

Marie-Pierre de Gérando campe un Igor Popov massif mais constamment aux aguets ; sans remords mais prêt au dépouillement. Michel Orphelin est un prêtre déconcerté mais lucide, obligé de repenser ses certitudes pour atteindre un homme hors du commun.

Sommes-nous au théâtre ou dans la réalité ? Par ce texte dense, Vladimir Volkoff nous livre une vision prophétique : l'Est et l'Ouest convergeant dans une intense recherche de la vérité en l'homme et non dans les systèmes. En même temps, il laisse entrevoir ce qu'il faut de ténacité, d'humour, d'audace et d'humilité pour percer l'armure de ceux qui, quelle que soit leur idéologie ou leur position sociale, doivent faire demi-tour pour retrouver le point de leur vie où ils ont dit non à l'amour.

JEAN-JACQUES ODIER



Michel Orphelin (le prêtre) et Marie-Pierre de Gérando (Igor Popov) dans le décor réalisé par Marie-Cécile Gros.

TEMOIGNAGES ET INITIATIVES

Venant d'une trentaine de pays, balotés par les divers courants de nos existences respectives, nous étions 175 jeunes à arrimer nos barques du 15 au 25 juillet dernier au grand port de Caux. Ensemble nous voulions approfondir le sens de notre vie et trouver notre contribution au monde dans lequel nous vivons. Notre réflexion s'est trouvée considérablement enrichie par l'apport de participants de cultures non européennes. Parmi tant d'autres, il y avait Jeanne, une française de Lorraine ; Emmanuel, du Nigéria ; Mark, un étudiant britannique.

– Jeanne, tu as 19 ans, tu viens de terminer une année de préparation aux écoles de commerce. C'était ton premier séjour à Caux. Quelles ont été tes impressions ?

– « En arrivant, j'étais un peu méfiante. J'avais peur de me retrouver seule dans cette grande assemblée. En fait, j'y ai vite fait des connaissances. J'ai aimé que l'on se retrouve dans le même groupe chaque jour pour le petit-déjeuner, dans les équipes de préparation ou de service des repas, dans les ateliers de création et spécialement pour discuter après les réunions d'ensemble. On s'y exprimait avec une grande ouverture et une grande franchise. Il faudrait vivre cela davantage en dehors de Caux.

– Quelles seront les conséquences de ton séjour à Caux ?

– Tout d'abord, j'ai appris à prendre un moment en silence tous les jours. Chaque matin à huit heures, nous avions un bref temps de rencontre générale suivi de vingt minutes de silence. Chacun pouvait aller où il voulait pour se mettre à l'écoute de sa voix intérieure.

Une expérience difficile au début, mais qui m'est vite apparue bénéfique. Le jour où nous avons rendu visite à un industriel de Lucerne, cela m'a manqué de ne pouvoir prendre ce moment comme d'habitude. Je me suis rattrapée le soir !

Je pensais que le Réarmement moral était quelque chose d'utopique, qui prétendait changer le monde. Je comprends maintenant qu'à la base il y a les résolutions fermes qu'on prend. Ce qui est aussi ressorti de tout cela, c'est qu'il me fallait donner une direction à ma vie. J'ai décidé de m'ouvrir aux autres et de sortir de mon indifférence. Je pense à deux participants du Liban. Leur témoignage m'a aidé à évaluer différemment mes problèmes : parfois on se fait une montagne d'une petite chose et on vit dans l'égoïsme. J'ai aussi réalisé la futilité du matérialisme. Je voulais avoir un métier avec un bon salaire pour m'offrir ce que

je voulais. Je désire maintenant utiliser d'une façon plus constructive cet argent à venir.

– Emmanuel, tu as maintenant le diplôme de professeur de chimie et biologie. Depuis la fin de tes études, il y a un an, tu travailles avec le Réarmement moral dans ton pays, le Nigéria. Comment en es-tu venu à faire ce choix ?

– Quand j'ai connu le Réarmement moral, j'étais président des étudiants de mon université et j'avais l'ambition de devenir député et de servir mon pays en faisant de la politique. En même temps, je n'étais pas honnête, je buvais beaucoup et je sortais avec les filles. Je me disais qu'il serait bien temps de m'assagir après mes études. Mais j'ai compris que dès maintenant j'avais la responsabilité de construire mon pays. Il m'a fallu néanmoins un an de bataille intérieure avant de mettre fin à mes habitudes. J'avais peur que mes amis se moquent de moi. J'ai dû aussi avouer à ma sœur aînée, qui fait vivre la famille depuis la mort de mon père, que je lui avais volé de l'argent pour aller m'amuser. Je craignais qu'elle ne veuille plus payer mes études. En fait, quand je lui ai écrit pour tout lui dire, elle m'a pardonné. Quant à mes amis, voyant que je tenais bon dans certaines décisions, ils ont commencé à comprendre pourquoi je les prenais et même à venir me voir quand ils avaient un problème. Je voudrais réussir à transmettre à la jeunesse de mon pays une qualité de vie nouvelle qui permettrait de s'attaquer à la cor-



Venus de Finlande, du Brésil, du Japon, de l'Ouganda, de Malaisie, d'Allemagne... tous arrivés à Caux pour un nouveau départ !

ruption et au tribalisme dans notre société.

– Mark, tu étudies les lettres classiques à l'Université de Durham, en Angleterre. Comment s'est passée cette première année d'université ?

– Connaissant la réputation de l'université, j'avais très peur d'y être le seul chrétien ! On y boit énormément. Les étudiants sont bagarreurs. En fait, j'y ai trouvé un groupe de chrétiens très actifs. A leurs côtés, mon année a probablement été la plus riche de mon existence. Par exemple, nous sommes intervenus au bar de mon collège. Ce bar a une très mauvaise influence : deux fois par trimestre a lieu une soirée appelée « Poèmes et pintes ». On y raconte des histoires vicieuses pour gagner des chopes de bière gratuites. Avec mes amis nous avons préparé des sketches et des chants humoristiques avec un fond spirituel pour les présenter au bar. Nous avons prié pendant une demi-heure avant d'y aller car nous n'étions pas très rassurés. A notre entrée, des regards méfiants et des moqueries nous ont accueillis. Nous nous sommes mis à chanter et aussitôt des étudiants se sont levés et nous ont accompagnés en frappant dans leurs mains. Il y avait une ambiance excellente. Finalement on nous a même demandé de revenir. En fait, beaucoup ont apprécié que les plaisanteries habituelles n'aient pas eu lieu.

– C'est presque incroyable...

– Je crois qu'en réalité tout le monde cherche quelque chose mais personne ne veut l'admettre. Dans mon collège, les étudiants jouent les durs mais au fond, ils ne sont pas si sûrs d'eux-mêmes. Nous voulions montrer qu'on peut être chrétien, joyeux de vivre et pas ennuieux.

L'Esprit peut vraiment agir n'importe où, jusque dans le bar de mon collège, et j'ai vu comment on pouvait être utilisé auprès des autres.

CHRISTINE JAULMES

PHOTOS : Channer : pp. 11 et 14 ; Kapadia : pp. 5, 13 et 15 ; Lasserre : 15 et 17 ; J.-J. Odier : 2 et 9 ; Spreng : 1, 3, 4, 6 à 8, 11, 12 et 14.



Sympathique de se retrouver entre Français !

UN PEU DE SILENCE, S.V.P. !

Une nouvelle chanson a rythmé les sessions de l'été à Caux. Elle parlait du silence.

« De l'au-delà du silence
Un appel m'est parvenu,
C'est mon nom que j'ai entendu
Et depuis, quelle différence ! »

Le silence. Un thème en filigrane derrière tous les autres thèmes, mais aussi l'objet de nombreux propos au fil des rencontres de Mountain House !

Quel est donc ce silence qui fait tant parler les gens ?

Elle venait d'Italie. Quand elle a quitté Caux, elle avait décidé de ne plus divorcer mais de restaurer sa relation avec son mari. Plus tard, elle a téléphoné à ses amis restés sur place. Le courage ne l'avait pas lâchée. Elle avait su partager avec lui les pensées qui avaient germé dans un moment de silence. Ce n'était pas encore le paradis mais la vie ensemble était devenue plus supportable.

Son carnet, il l'avait acheté pour quelques sous. Maintenant il valait une fortune. Si jamais ses ennemis ou ses concurrents tombaient dessus ! Ce jeune homme d'affaires turc n'en était pas revenu : un simple moment d'écoute intérieure dans le silence lui avait tant révélé sur lui-même ! A son retour, il lui faudrait partager ses découvertes avec sa femme. Celle-ci, au téléphone, s'était inquiétée de la santé de son mari : elle venait de recevoir de lui la première lettre de leur vie commune. Que lui arrivait-il donc ? « Je ne savais pas que le courage était un choix, nous a confié notre ami turc. Ici j'ai trouvé le courage de me dire non à moi-même. » Il avait décidé de ne plus fumer.

Un récent trajet en train dans un compartiment fumeurs avait rudement mis à épreuve sa résolution toute fraîche.

Un étudiant soudanais qu'on remarquait pour sa haute taille s'était résolu, lui aussi, à chercher la volonté divine dans le silence. Il nous a dit, en langue dinka, l'insulte avec laquelle il avait coutume d'agresser son frère : désormais il ne l'utiliserait plus. Il voulait aussi devenir un artisan du rapprochement entre chrétiens et musulmans dans son pays. « La haine et la violence, a-t-il ajouté, ne suscitent aucun changement dans la société. Les menaces et la peur qu'elles créent ne peuvent avoir qu'un effet temporaire sur le comportement des gens. »

Si seulement cette Américaine avait pu remporter chez elle son balcon de Caux ! Elle y avait trouvé une telle inspiration, spécialement la nuit. « Jusqu'à présent, je parlais toujours à Dieu, a-t-elle raconté ; ici, j'ai appris à l'écouter. » Son divorce après vingt-cinq ans de mariage l'avait plongée dans un hiver qu'elle croyait éternel. Un nouveau printemps lui paraissait maintenant possible et elle sentait la guérison s'installer en elle. Du sommet des Rochers de Naye, qui surplombent Mountain House, elle avait vu des delta-planes s'élaner dans les airs. En rêve, elle s'était vue surmontant sa peur et se lançant dans l'inconnu. « Si seulement mon mari et moi avions su investir autant dans notre vie spirituelle que dans notre confort matériel, les choses auraient pu se passer différemment ! »

Tout ceci dans un monde où il est si difficile de trouver des espaces de silence !

ANDREW STALLYBRASS

POINTS CHAUDS D'AFRIQUE ET D'ASIE

Traditionnellement, c'est vers la mi-août qu'Africains et Asiatiques sont les plus nombreux à participer aux rencontres de Caux. Depuis l'an dernier, ils ont décidé d'animer conjointement les séances pendant une semaine ou dix jours. C'est pour nous Occidentaux l'occasion d'en apprendre davantage sur les problèmes qui se posent à leurs pays et de voir aussi se renforcer une sympathique coopération entre représentants de ces deux continents.

Heng Monichendra, moine bouddhiste cambodgien, venu avec deux compatriotes des camps de Thaïlande.



Quatre pays ont particulièrement attiré notre attention cet été. Les Philippines et Sri Lanka d'abord, dont l'évolution politique est suivie avec le plus grand intérêt à Caux. Une délégation des Philippines, comprenant le commissaire-adjoint à l'immigration, est venu à Caux. Alors que leur démocratie nouvelle est encore loin d'avoir trouvé la stabilité désirée – la sanglante tentative de coup d'Etat de la fin août en témoigne – les Philippines ont dit leur décision de travailler ardemment à la réconciliation nationale.

Le même besoin se fait sentir au Sri Lanka après l'accord conclu il y a deux mois entre le président Jayewardene et le premier ministre indien, M. Rajiv Gandhi, concernant la population tamoule de l'Inde. Cet accord, en dotant la région nord d'une large autonomie, met fin, il faut l'espérer, à l'amertume des populations tamoules qui s'est traduite depuis une dizaine d'années par une série d'actes terroristes meurtriers.

Troisième pays d'Asie à être fortement représenté à Caux, la Thaïlande s'est engagée depuis un an dans un vaste programme intitulé « Développement stratégique ». A la suite des succès remportés par le projet de développement

rural de Khao Kor, au centre du pays (voir *Changer* N° 170, déc. 1985), l'armée a été mobilisée dans ce programme national qui vise à la fois à réhabiliter les populations décimées par la guérilla des années 70, à améliorer les méthodes de culture (éliminant systématiquement la culture du pavot dans la partie thaïlandaise du « triangle maudit ») et à assurer la sécurité des régions situées près de la frontière cambodgienne. Mlle Rosukon Poompanvong, qui a été l'animatrice du projet de Khao Kor et qui est maintenant première assistante du directeur du développement stratégique, est venue à Caux pour la troisième année de suite.

L'esprit du Réarmement moral est essentiel à ses yeux pour aider l'armée à œuvrer avec désintéressement pour le bien des populations.

Des contacts fructueux ont pu avoir lieu à Caux entre des officiers thaïlandais et des représentants des camps de réfugiés cambodgiens en vue d'une normalisation des relations, la présence de près de deux cent mille réfugiés sur territoire thaïlandais créant une situation de tension souvent aiguë entre les deux collectivités.

Du continent africain, ce sont les Nigériens qui ont le plus frappé les participants avec d'une part la visite de l'émir de Kano (voir encadré) et d'autre part la qualité d'engagement de tout un groupe de jeunes qui ont participé ces derniers mois à une campagne du Réarmement moral dans leur pays. Le chemin que choisira à l'avenir ce peuple de quarante-cinq millions d'habitants – près du quart de la population globale de l'Afrique – sera déterminant pour le continent tout entier.

*A g. : la délégation thaïlandaise.
A. dr. : M. Dante Calma, directeur-adjoint de l'immigration des Philippines, et Mme.*



Le visage sévère et le port altier de Alhaji Ado Bayero peuvent nous tromper quelque peu. Parmi les émirs du Nord-Nigéria, qui compte une cinquantaine de millions de musulmans, il est connu comme une personnalité dont les initiatives étonnent et parfois dérangent. Déjà pendant la guerre du Biafra, en 1970, il avait recueilli dans son palais un certain nombre de ressortissants de la tribu rebelle, les soustrayant ainsi à la vindicte populaire et peut-être à la mort. Au mois de mars dernier, lors des incidents qui ont opposé des chrétiens et des musulmans – soixante et onze églises ont été incendiées – il est intervenu avec fermeté, haranguant les étudiants qui avaient assiégé son palais et les dissuadant de poursuivre leur action violente. Interrogé sur ces événements, l'émir s'est contenté de dire : « Je n'ai fait que mon devoir. Lorsqu'il y a des problèmes, il faut parler au peuple. »

Les musulmans du nord l'ont choisi pour présider un groupe de travail chargé d'étudier les améliorations à apporter aux relations entre musulmans et chrétiens.

Alors que les émirs du nord ne sortent guère de leur palais, l'émir de Kano a de par ses fonctions de vice-président de la Ligue musulmane du Nigéria chargé des affaires internationales et de membre de l'Exécutif de la Fédération mondiale des présidents d'université, de très nombreux contacts sur tous les continents.

Chef spirituel d'une région de onze millions d'habitants, l'émir hérite du prestige que l'histoire a légué à la ville millénaire, autrefois passage obligé du commerce saharien et point de jonction des caravanes d'Afrique du Nord et des acheteurs venus de la côte. Jusqu'après l'indépendance, les émirs étaient chefs temporels aussi bien que spirituels. Mais si la première fonction est aujourd'hui



RENCONTRE AVEC L'EMIR DE KANO

assurée par les gouverneurs, les émirs demeurent des conseillers écoutés par le gouvernement et des traits d'union entre le gouverneur et les populations.

Nous avons interrogé l'émir de Kano, dont c'est la quatrième visite à Caux, sur quelques questions d'actualité.

Q. Lors de voyages effectués en Afrique occidentale, nous avons pu constater que les pays voisins ont parfois peur du Nigéria, ne serait-ce que du seul fait du poids que représente sa densité démographique. Pouvez-vous rassurer vos voisins ?

– Nous nous sommes efforcés de montrer à nos voisins que nous n'avons aucune arrière-pensée et que nous ne voulons pas être le grand frère dominateur. Mais il faudra probablement du temps pour que ce soit compris. Par exemple, à la dernière réunion de l'OUA, le Nigéria et deux autres pays s'étaient

portés candidats pour la préparation du 25^e anniversaire de l'Organisation. Beaucoup de pays ont appuyé notre candidature, mais nous l'avons retirée pour que d'autres puissent avoir leur chance.

Q. Les incidents récents ont fait craindre que chrétiens et musulmans aient quelque peine à coexister au Nigéria. Là aussi certains demandent à être rassurés.

– Pour nous, il n'y a pas de conflits entre musulmans et chrétiens. Après tout, nous n'avons qu'à suivre les instructions du prophète qui veut que nos meilleurs amis soient les peuples du Livre, c'est-à-dire les juifs et les chrétiens.

En ce qui concerne le Nigéria, on peut dire que musulmans et chrétiens ont, d'une manière générale, vécu sans conflits. Il est vrai que nous avons subi des influences extérieures et que certaines personnes ont voulu exploiter d'autres problèmes en leur donnant une connotation religieuse.

A Kano, je tiens de nombreuses conférences avec les chrétiens. Ils viennent dans mon palais. Et cela est normal.

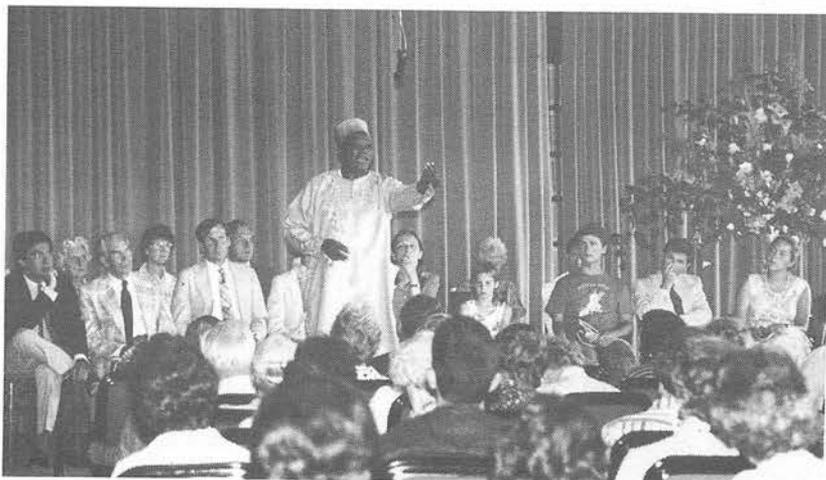
Q. Quel rôle le Réarmement moral peut-il jouer au Nigéria ?

– Le Réarmement moral peut aider le Nigéria comme il aide bien d'autres pays dans le monde. Nous voyons souvent les différences qui séparent les hommes. Pour ma part, quand je rencontre quelqu'un, je ne tiens aucun compte de sa couleur : je vois premièrement l'être humain.

Si nous travaillons assez, le Réarmement moral pourra se répandre très rapidement au Nigéria. C'est d'ailleurs pour voir comment parvenir à ce but que je suis venu à Caux.

Propos recueillis par J.-J. ODIER

*A g. : Chant et témoignage des Camerounais.
A dr. : John Amata, du Nigéria, s'adresse aux Américains présents.*





*Laissé pour mort
lors de la guerre
des Malouines,
Horacio Benites est
aujourd'hui
président de
l'Association des
Anciens
combattants
argentins. Il a eu
au mois d'août une
rencontre
bouleversante qu'il
a relatée à Caux
avec une grande
simplicité.*

Un Argentin en Angleterre

LE FACE A FACE DE DEUX SOLDATS

Voici exactement cinq ans, je me trouvais dans un hôpital, regardant le plafond, allongé dans un lit. Je me demandais constamment pourquoi j'étais resté vivant, pourquoi moi ? De fait, j'aurais voulu ne pas revenir de la guerre... Puis le temps a passé et le destin a voulu que je m'occupe des problèmes de ceux qui en étaient revenus.

J'ai gardé de très mauvais souvenirs de la guerre, surtout d'une bataille très dure, Wireless Ridge. Elle a laissé une marque profonde en moi. J'ai combattu les parachutistes anglais, de très bons soldats. Mais parce que nous n'arrivions pas à justifier les actes que nous avons commis, j'étais rempli d'amertume. A mesure que le temps passait, nous discussions entre amis – ceux d'entre nous qui avions survécu – de la possibilité de parler un jour avec ceux qui avaient été nos adversaires dans ce combat. Parce qu'en fait il n'y avait pas de haine ; nous devons tuer, mais nous ne savions pas pourquoi.

Je suis né dans un quartier où habitent beaucoup de personnes d'origine anglaise. C'était comme si j'avais combattu mes voisins. C'était un sentiment très étrange, car, en Argentine, nous avons adopté bien des usages de la société anglaise.

La plus grande épreuve

Plus tard il m'a été donné de rencontrer le Réarmement moral et de connaître un groupe d'Anglais. A Caux, cet été, j'ai pu m'entretenir avec un grand nombre de Britanniques, éliminer des points de friction et connaître le mode de vie et de pensée de gens qui ne parlent pas ma langue. J'ai beaucoup appris.

Vint alors la plus grande épreuve : aller en Angleterre, le pays de ceux contre qui j'avais combattu et surtout le pays de ceux que j'avais tués.

Tous les soldats doivent se sentir fiers de ce qu'ils font. Aux Malouines, nous nous battions pour la patrie, pour ceux qui étaient restés sur le continent. Ainsi en est-il des guerres. Des deux côtés nous pensons que ce que nous faisons est bien et nous le justifions. Mais cette justification n'existe pas chez ceux qui combattent : nous savons que c'est un mensonge, que nous ne pouvons pas tuer un homme simplement parce qu'il a un autre drapeau ; nous savons aussi qu'on peut régler les choses assis autour d'une table.

« J'ai vu des larmes dans ses yeux »

En Angleterre, mon hôte a demandé rendez-vous pour moi à l'un des responsables de ceux que j'avais combattus. Cet homme a d'abord refusé, puis s'est ravisé.

Il nous a fallu deux heures de voiture pour arriver au rendez-vous. Plus d'une fois, j'ai pensé demander à mon hôte de faire demi-tour, car je ne voulais pas rencontrer cet officier. Ce fut un dur combat intérieur, mais finalement je me suis senti prêt. Lorsque nous sommes arrivés, un homme grand, grisonnant, nous attendait sur le seuil. Il s'est dirigé vers nous et il a ouvert la porte de la voiture de mon côté. Je ne savais pas quoi lui dire, je ne savais pas quelle serait sa réaction, mais en sortant de la voiture, je l'ai regardé dans les yeux. Pour la première fois nous étions face à

face. Il me regardait et j'ai vu des larmes dans ses yeux. Je ne savais que dire, j'étais muet. Il m'a étreint. Ce fut très émouvant. Je pense que c'était pour lui une façon d'essayer de se rapprocher de moi. Nous sommes entrés dans la maison. L'émotion l'empêchait de parler.

« Nous combattons du même côté »

C'était comme si, d'un coup, la guerre me revenait à l'esprit avec ses images et ses bruits. Je crois qu'il en était de même pour lui. A ce moment-là, nos morts semblaient vivants. Pourtant nous avons parlé de paix. Chacun de nous voulait faire comprendre à l'autre qu'il n'avait pas de haine, qu'il ne savait pas pourquoi nous avions combattu. Parce que la guerre est une sale affaire. Nous étions fiers de ce que nous avions fait chacun pour son pays, mais personnellement nous regrettions ce que nous avions fait, moi contre les Anglais et lui contre les Argentins. Nous communiquions presque sans parole. Nous parlions, mais nous nous disions plus par le regard. Nous nous sommes serré la main. « Maintenant, m'a-t-il dit, nous combattons du même côté. » J'ai désormais l'espoir qu'il n'y aura plus de guerre entre mon pays et le sien.

Cette expérience pourrait servir dans d'autres situations.

Parce que je n'ai pas les mains propres, ni lui non plus ; parce que les combattants sont toujours comme rattachés à la mort comme par un fil, il est difficile d'oublier. Je crois en fait que nous n'oublierons jamais. Ce que nous pouvons faire c'est de vivre de telle sorte que cela ne recommence jamais.

Si elle est moins présente dans les médias, l'affaire Waldheim n'en continue pas moins de préoccuper les esprits, y compris en Autriche même, comme on a pu le constater à Caux. Nous reproduisons ci-dessous la déclaration d'une étudiante en droit de l'université de Vienne, Renate Assam.



L'Autriche et son passé

LE COURAGE D'UNE ETUDIANTE

Il y a un an, notre pays s'est doté d'un président de la République qui est accusé dans le monde entier d'avoir participé aux persécutions contre les Juifs durant le Troisième Reich.

Je trouve que les faits disponibles ne me permettent pas de m'ériger en juge de Kurt Waldheim. Même si sa culpabilité était prouvée, aurais-je le droit de condamner quelqu'un qui a vécu sous le régime nazi, moi qui suis née à une époque où il est possible de s'exprimer librement, sans risquer la persécution ou la mort ?

Cette affaire m'a néanmoins amenée à me tourner vers le passé de mon pays, à l'accepter et à en assumer la responsabilité.

Reliquat modeste du puissant royaume d'Autriche-Hongrie, qui englobait une grande partie de l'Europe centrale, mon pays est né en 1918, gardant pour capitale Vienne avec les palais, les avenues, les monuments, la tradition musicale dont nous sommes tous si fiers.

Mais notre jeune démocratie, née de l'effondrement de la monarchie, n'a pas pu résister aux assauts combinés de la crise économique et de la bipolarisation

politique. Ce fut la guerre civile, suivie en 1938 par l'invasion des troupes hitlériennes.

Certains Autrichiens, séduits par la promesse de Hitler qu'il créerait des emplois, ont crié haut et fort leur approbation. D'autres étaient contre et se sont tus. On risquait sa vie à protester. Beaucoup n'ont rien su des cruautés commises, trop préoccupés qu'ils étaient par leurs propres problèmes pour en déceler les signes. Quelques courageux ont résisté à l'injustice. La plupart d'entre eux ont disparu dans les camps de concentration.

A la fin de la guerre, en 1945, l'Autriche a été occupée par les puissances alliées (URSS, USA, France et Grande-Bretagne) et ses responsables politiques se sont efforcés d'obtenir à nouveau l'indépendance du pays, faisant valoir que l'Autriche ne s'était pas rattachée de son plein gré au Troisième Reich, mais qu'elle avait été conquise par la force. Il ne s'agissait pas d'une annexion, mais d'une occupation.

En 1955, nous avons retrouvé une indépendance qui représente beaucoup pour moi bien que, n'ayant jamais connu autre chose, je ne suis pas très bien placée pour en mesurer la valeur.

Néanmoins, les mêmes arguments qui ont contribué au rétablissement de notre indépendance – à savoir que nous étions des victimes malheureuses du régime nazi – ont marqué et faussé la lecture que ma génération a faite de cette page de notre histoire. Une lecture de l'histoire qui omet totalement d'une part que Hitler était lui-même autrichien et d'autre part que des Autrichiens ont participé au fonctionnement de la machine de mort nazie.

Je reconnais qu'en tant qu'Autrichienne, nous aurions dû assumer le même héritage que les Allemands. Mais, consciemment ou pas, nous nous sommes dérobés. Jamais je n'ai eu à m'excuser du fait que j'étais autrichienne, contrairement à ce qu'ont dû faire de nombreux Allemands. Au contraire, j'ai l'impression d'être comme l'enfant préféré qui accepte ses privilèges sans penser à son frère ou à sa sœur moins aimés.

En fait, je regrette les gestes meurtriers que mon peuple – la génération de mon père et celle de mon grand-père – a commis ou laissé commettre. Je regrette encore davantage que nous n'ayons jusqu'à présent pas assumé notre part de responsabilité et que nous ayons laissé les Allemands en porter tout le fardeau.

Sortir du cercle vicieux

Lorsque s'est déchaînée la vague d'accusations contre Kurt Waldheim, je me suis sentie blessée. Comment pouvait-on faire de l'Autriche un pays de national-socialistes et d'antisémites ?

Deux attitudes sont alors possibles. Ou bien – et ce fut ma première réaction – on veut se défendre contre les attaques. Ou bien on remet tout cela à Dieu et on s'interroge sur ce qu'il y a à apprendre, pour les Autrichiens comme pour les autres peuples. C'est ce que j'ai essayé de faire et j'ai découvert que je devais voir en face la réalité.

A ceux qui jugent et condamnent, j'aimerais dire qu'aucun homme, aucun peuple, n'est à l'abri de tels actes de cruauté.

L'on ne peut sortir du cercle vicieux de l'attaque et de la défense que si les peuples se fixent une grande tâche commune qui rende la réconciliation et la coopération nécessaires. Pour moi, cette tâche consiste à travailler à l'élaboration du Royaume de Dieu.

UN COUP DE FOUET A MON ENGAGEMENT

Chère Annie,

Tes responsabilités de mère de famille t'ont empêchée de participer à certains moments privilégiés de l'été à Caux, aussi ai-je décidé de te donner par écrit un petit écho de l'un d'entre eux que j'ai particulièrement apprécié. Chaque dimanche soir en effet, nous avons été une trentaine d'amis, travaillant au sein d'équipes du Réarmement moral dans différents pays, à nous retrouver pour une heure d'échanges informels, souvent même personnels. Nous avions plaisir à être ensemble et nous voulions renforcer nos liens. Nos âges s'échelonnaient entre trente et quarante ans.

Le premier soir où mon mari a voulu m'y entraîner, je me suis fait un peu tirer l'oreille, prétextant la fatigue de la journée. Bien m'a pris de m'y rendre finalement, car ce fut un des moments les plus revitalisants de mon été et ma raison d'être dans les rangs du Réarmement moral s'en est trouvée éclairée.

Peut-être as-tu traversé comme moi des périodes où tu as trouvé difficile de te raccrocher à ce grand combat. Peut-être as-tu même douté du bien-fondé ou de l'efficacité de celui-ci.

Peut-être as-tu été tentée de remettre en question certains choix de vie faits au nom de cette cause... Eh bien, le dimanche d'août où je me suis retrouvée parmi nos contemporains d'Angleterre, de Suisse, d'Inde, de Scandinavie, de Hollande, d'Amérique, d'Australie, un grand vent a balayé les doutes et les réticences qui avaient pu surgir dans mon esprit les mois précédents.

Notre amitié, une force

Tout d'abord, nous voyant tous réunis, j'ai éprouvé le sentiment revigorant d'un grand potentiel. Nous constituons un tel rassemblement de talents, de qualités d'esprit et de richesses de cœur, avec un engagement à la clé, que la mission d'un pareil groupe, et l'appel de chacun en son sein, se sont imposés à moi d'une nouvelle façon. Certes, je n'avais pas les talents de secrétaire de Cathy, d'interprète de Margrethe, de journaliste d'Andrew ou de cuisinière d'Ulrike... mais peu importait. Nous faisons partie du même corps, vivant et combattant pour que le meilleur gagne dans tous les cœurs du monde et en quelque sorte nous nous appartenions les

uns aux autres, avec nos talents respectifs. La grande amitié que nous cultivions au cours de ces soirées n'était pas, en outre, un des moindres atouts de notre force.

J'aimerais tout particulièrement te transmettre, chère Annie, un peu de l'esprit qui a filtré le soir où deux jeunes couples nous ont donné un aperçu de leur vie et de leur travail en Amérique latine. Tu devineras qu'il s'agit de nos amis britanniques Bob et Lyria d'une part, et de Björn le Norvégien et Joséphine, son épouse maltaise, d'autre part. Tu te souviens de Bob, il y a quelques années. Le meilleur de lui-même se révélait quand il était assis au clavier d'un piano. Ce soir-là, j'ai découvert une nouvelle portée de sa sensibilité et de sa flamme d'artiste quand il s'est laissé aller à nous parler de ses amis brésiliens. Il débordait d'un enthousiasme et d'une chaleur de cœur inoubliables accompagnés par des gestes amples. Ces gens avaient manifestement envahi son cœur, avec l'intensité de leurs émotions, leur impulsivité et leurs comportements inattendus qui avaient souvent de quoi troubler un tempérament britannique ! Bob avait été touché aussi par l'optimisme à tout crin que l'on trouve dans un pays où se jouent de grands drames humains. « Nao há problema, Deus e Brasileiro » : pas de problème, Dieu est brésilien !

Don joyeux et enthousiasme

Puis Lyria a pris la parole. Elle a toujours ce grand sourire et ses yeux vifs que nous lui connaissons depuis son séjour parmi nous en France, avant son mariage. Toujours aussi cette détermination tranquille et ce sérieux dans ce qu'elle entreprend. « La décision de partir en Amérique latine pour un long séjour ne s'est pas prise sans sacrifice, a-t-elle dit. Mais précisément parce que cela a représenté des choix coûteux, nous avons reçu, une fois sur place, la liberté de nous donner joyeusement et sans réserve. »

En l'écoutant, j'enviais ce don total de sa personne qui contrastait tant avec la tiédeur que prend parfois ma vie parisienne.

Que penser aussi quand notre amie Joséphine, quelques instants après, avec son ardeur de Méditerranéenne, s'est exclamée : « Je me suis sentie très fière du Réarmement moral ces derniers mois en Amérique centrale. Son apport m'est apparu tellement vital dans des pays où l'on

rencontre une grande souffrance, où des années de guerre ont détruit les vies de famille, la confiance dans l'avenir, et où toutes sortes de mauvaises actions se commettent par désir de jouissance immédiate. » L'enthousiasme de Joséphine a connu cependant ses heures difficiles. Il y a eu des désarrois profonds, notamment lorsqu'elle a rencontré des femmes dont les fils, les maris ou les frères avaient disparu ou été torturés pendant la dictature militaire...

La vie en abondance

Björn, lui, nous a confié ses propres difficultés à vivre en situation de guerre, au Salvador ou au Guatemala. « Je n'aime pas les tensions. Par nature, j'évite les conflits. J'ai dû pourtant accepter que l'état de conflit, c'était le lot quotidien dans ces pays d'Amérique centrale. Il fallait vivre avec. Une grande part de mon énergie, que j'employais avant à réagir, s'est ainsi trouvée libérée et j'ai pu faire preuve d'une nouvelle créativité en situation de tensions. » La question se pose maintenant pour Björn et Joséphine de savoir s'ils sont appelés à retourner en Amérique latine. « Là-bas, il nous a fallu faire des actes de foi continus, dit Joséphine. Notre survie et notre sécurité ont étroitement dépendu de notre obéissance à notre voix intérieure. Dans le même esprit nous découvrirons la prochaine étape de notre vie. » Avec un sourire courageux, qui en dit long, elle se tourne vers son mari. Le destin de Björn et Joséphine, mariage du grand nord et du sud méditerranéen, se sont rencontrés sur ces terres latines qu'ils avaient individuellement choisi de servir avant de se choisir mutuellement il y a trois ans.

Tu me pardonneras cette digression, Annie, mais tout à coup, au fil de ma plume, je pense à ce qui fait ces temps-ci la une de nos hebdomadaires. De gros plans sollicitent notre attention sur la beauté prolongée de Liz Taylor, les moues charmeuses d'Isabelle Adjani ou le succès à scandale de la chanteuse Madonna.

En contraste, je vois Lyria et Joséphine. Elles sont allées aux côtés de leur mari se fondre dans des peuples éprouvés pour rapporter ensuite à nos attentions d'Européens les besoins humains qu'elles avaient rencontrés. « Quiconque voudra sauver sa vie la perdra et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, la trouvera. » Björn et Joséphine, Bob et Lyria ont répondu à cet appel. Ils ont ouvert leur vie et leur cœur à leurs frères. En contrepartie, ils ont reçu la vie en abondance. Oui, comme ils me sont apparus grandis, affermis et riches de compassion en ce dimanche d'août. J'ai mesuré le chemin parcouru par ces quatre amis connus une dizaine d'années plus tôt... alors que nous n'étions que de jeunes roseaux.

NATHALIE CHAVANNE

La Riviera vaudoise vous accueille



M. et Mme Frioud

Laiterie de Gruyère

votre spécialiste en produits laitiers
Rue de l'Eglise catholique, Montreux

IDÉAL-COIFFURE

Salon Dames et Messieurs

P. Di-Federico

Avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 63.69.50.

Michel PIRALLI

Plafonds suspendus - Staff

EN FENIL S/VEVEY Tél. 51.18.31.

R. BLANK, graines MONTREUX
Avenue des Alpes 51



VEVEY
Avenue Paul-Cérésolle 11

NEUCHÂTEL Place des Halles 13



AUDI

GARAGE DE BERGÈRE VEVEY

J.-L. Herzig Tél. 51 02 55

De Caux,
gagnez
le plus
beau
belvédère
du Léman !



Renseignements
et documentation :

1820 Montreux
Tél. (021) 64 55 11 - 63 55 31

SRE

LUSTRERIE MODERNE ET DE STYLE
APPAREILS MÉNAGERS

Société Romande d'Electricité

ENTREPRISE

LIEBHAUSER S.A.

BATIMENTS - TRAVAUX PUBLICS

MONTREUX

Téléphone 63.13.64.

LA SOURCE

ARKINA

riche en sels minéraux

Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

Eaux minérales - Bières

Avenue Mayor-Vautier 6 - Sous-Gare
1815 MONTREUX-CLARENS. Tél. (021) 64.11.61.

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie

Avenue Paul-Cérésolle 12
1800 Vevey

**C'est quand on a le sentiment de ne plus
pouvoir avancer qu'il faut prendre du recul.**



Prendre ses distances. Changer d'horizon. Changer de décor. Passer du noir-blanc à la couleur. Redécouvrir les nuances d'autres paysages, d'autres visages, d'autres sourires. Il est toujours temps de s'offrir quelques jours de vacances. Quelques jours de vacances en notre compagnie.

swissair 